Ami du Clergé du 31 mars 1932

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Retraite de Communion solennelle. — I. La retraite ; comment la bien faire, 177. — II. La bonté de Jésus manifestée à tous les hommes, 179.
Courtes instructions sur le Symbole. — VIII. Les sources de la révélation : la Tradition, 182.
Des Conférences. — V. La réforme monastique au XVII° siècle, spécialement chez les Bénédictines, 184.

RETRAITE DE COMMUNION SOLENNELLE

I

LA RETRAITE ; COMMENT LA BIEN FAIRE

Mes chers enfants,

Savez-vous à qui je songe en vous voyant devant moi ? Je songe à un enfant de votre âge qui, il y a déjà bien longtemps, commençait comme vous une retraite, regardant avec de grands yeux étonnés le prédicateur inconnu qui arrivait pour son premier entretien. Cet enfant se posait plusieurs questions : Quel est cet homme ? Que va-t-il nous dire, nous faire faire ? — Une retraite. Qu'est-ce qu'une retraite ?

Je pense que les petits garçons d'aujourd'hui sont aussi curieux que ceux d'autrefois et que les petites filles, qui ont toujours à cœur de ne pas se laisser battre par les garçons, le sont au moins autant qu'eux. Je vais donc d'abord répondre à ces questions que je me posais il y a une trentaine d'années et que vous vous posez certainement aussi.

I

Quel est cet homme qui va vous parler ? Ce qu'il vous importe de savoir sur moi, ce n'est ni mon nom, ni mon âge, ni le pays où j'habite, ni mes occupations habituelles. Tous ces renseignements ne vous serviraient pas à grand'chose. Ce que j'ai à vous apprendre, c'est que je suis un prêtre du bon Dieu, venant vous parler au nom du bon Dieu et vous parler du bon Dieu. Si le prêtre vous adressait la parole en son nom à lui, prêtre, s'il vous donnait des avis et des ordres dictés par sa petite sagesse à lui, vous pourriez lui demander de quel droit, lui qui est un homme comme vous, il vous impose ses manières de voir. Mais ce n'est pas le cas. Le prêtre vous transmet les avis et les ordres du bon Dieu : vous devez donc l'écouter comme si c'était le bon Dieu en personne qui vous parle. Le prêtre aime vos âmes au nom du bon Dieu et il veut leur faire du bien, parce que le bon Dieu lui en a confié le soin. Je vous demande donc, mes chers enfants, cet esprit de foi et cette docilité que vous auriez certainement si Jésus était visiblement présent devant vous et si sa parole parvenait à vos oreilles comme elle parvenait jadis aux oreilles et au cœur des Apôtres qui l'écoutaient sur les bords du lac de Tibériade.

Nous allons donc faire ensemble, sous le regard de Jésus, une retraite. Qu'est-ce qu'une retraite ? Vous avez certainement déjà entendu parler d'une retraite : on vous a dit, par exemple, que tel officier, tel commerçant, tel fonctionnaire prenait sa retraite. Qu'est-ce que cela veut dire ? Cette expression signifie que cet officier, ce commerçant, ce fonctionnaire cessent leurs occupations habituelles pour disposer désormais de leur temps en vue de leur plaisir ou de leur utilité. Vous avez également entendu dire que les prêtres, les religieuses font de temps en temps une retraite. Il y a aussi des retraites d'enfants de chœur. Cela veut dire que ces personnes quittent pendant quelques jours leurs occupations habituelles pour profiter du plaisir et de l'utilité d'un entretien plus fréquent, presque continuel avec le bon Dieu.

De même pour vous, mes enfants, la retraite consistera avant tout à quitter vos occupations habituelles, c'est-à-dire vos travaux d'écoliers. Pendant ces trois jours, il ne sera plus question ni de leçons ni de devoirs, mais de votre âme et de Dieu. Pourquoi cette interruption ? Parce qu'on ne peut pas facilement s'occuper de plusieurs choses à la fois. Vous avez pu constater que si, tout en apprenant vos leçons ou en faisant vos devoirs, vous pensez à vos jeux, vos leçons sont mal apprises et vos devoirs mal faits. Pour bien vous préparer à votre Communion solennelle, vous voulez penser souvent au bon Dieu ; il sera donc utile d'écarter toute autre préoccupation. J'ai cité les travaux d'écoliers parce que ce sont les principales occupations de vos journées ; mais j'ajoute aussitôt : les distractions aux jeux trop absorbants. On vous accordera, pendant cette retraite, quelques récréations pour ne pas trop vous fatiguer, pour permettre à votre esprit de se reposer. Evitez cependant de penser à certaines distractions trop absorbantes. Vos parents vous ont-ils promis un beau voyage ou un superbe cadeau qui d'avance vous enchante ? N'allez pas laisser votre imagination s'égarer pendant les entretiens ou les prières sur ce voyage ou ce cadeau, car vous n'auriez plus alors la liberté d'esprit suffisante pour penser au bon Dieu et à votre âme.

Mais, me direz-vous, est-il donc nécessaire de penser si souvent et si longtemps au bon Dieu et à des affaires bien sérieuses pour notre jeune âge ? — Oui, mes enfants. Si Dieu a pensé à vous de toute éternité, s'il veille continuellement sur vous depuis votre naissance, n'est-il pas convenable que, au moins une fois dans votre vie, à l'occasion d'un événement important, vous lui consacriez entièrement trois de vos journées ? L'Evangile raconte que les disciples quittaient leurs maisons et suivaient Notre-Seigneur dans la solitude pour entendre sa parole et recevoir ses

conseils. N'est-ce pas ainsi que nous agissons à l'égard des personnes qui nous sont chères ? Je suppose qu'un de vos grands frères soit absent depuis longtemps de la maison paternelle. Il l'a quittée depuis plusieurs années pour s'en aller servir la France aux colonies et voici qu'il annonce son retour. Votre père va sans doute demander un congé ou fermer son magasin pour lui consacrer une ou deux journées, pour être tout à lui. Le grand Ami de votre âme, Jésus, n'est pas venu vous visiter depuis un certain temps ; pour plusieurs, il n'est peut-être encore venu que quelques fois ; ne voudrez-vous pas, pour préparer la réception que vous allez lui faire, interrompre toutes vos occupations et être tout à lui ?

La deuxième condition d'une bonne retraite, c'est le silence. Vous avez quitté pour toute la journée la maison paternelle et l'école pour éviter les distractions. Cela ne servirait de rien si vous deviez retrouver ces distractions parmi vos camarades. En dehors des récréations, soyez donc bien silencieux et recueillis, pendant les entretiens, pendant les prières et pendant les moments de réflexion. Soyez silencieux pour vous, pour entendre la voix de Jésus qui parlera à votre cœur. Soyez-le aussi pour vos camarades ; car, en bavardant ou en vous dissipant, vous ne nuiriez pas seulement à votre propre recueillement, mais aussi à celui de vos voisins. Ils veulent, comme vous, faire une bonne retraite : ne les en empêchez pas par votre dissipation.

II

Je vous ai dit ce qu'il ne fallait pas faire : ne pas vous laisser distraire par des occupations étrangères ni par le bavardage ou la dissipation. Voici maintenant ce qu'il faut faire : *réflechir* et *prier*.

Réfléchir ! C'est bien difficile et bien ennuyeux à votre âge. Mes enfants, le bon Dieu ne vous demande rien d'impossible ni même de très difficile. Réflechir, c'est arrêter sa pensée sur des idées utiles pour en tirer profit. Vous réfléchissez pour faire un problème ou une rédaction ; vous réfléchissez même pour organiser vos jeux. Sur quoi allez-vous réfléchir pendant cette retraite ? C'est le prédicateur qui vous le dira ; il est là pour cela. Lorsque votre maître d'école vous donne à composer une rédaction, il vous indique d'ordinaire quelques idées sur lesquelles vous devez réfléchir pour les utiliser dans votre devoir. Ainsi le prédicateur va vous indiquer quelques idées sur lesquelles vous devrez réfléchir pour les utiliser ensuite. Ainsi il vous dira : Réfléchissez à la peine et aux souffrances que vous avez fait subir à Jésus par vos péchés. Chacun de ces péchés a été comme un fouet qui a frappé Notre-Seigneur, comme un clou qui s'est enfoncé dans sa chair. Voyez combien vos péchés ont été nombreux et par conséquent combien vous avez fait souffrir Jésus ! Quand vous aurez ainsi réfléchi sur les conséquences de vos péchés et sur leur nombre, vous utiliserez vos réflexions en détestant le péché de tout votre cœur et en promettant sérieusement à Notre-Seigneur de ne plus le commettre.

Vous comprenez que la réflexion est très utile et même indispensable. Celui qui ne réfléchit pas commet beaucoup de sottises. On vous dit souvent : « Si tu as mal fait ton devoir, c'est que tu n'as pas réfléchi. » — « En t'amusant avec tel objet dangereux, tu ne réfléchis pas que tu peux te faire du mal ou en faire à un de tes camarades. » On a vu des enfants mettre le feu à la maison de leurs parents et provoquer un incendie qui l'a complètement détruite, parce qu'ils n'ont pas réfléchi au danger de s'amuser avec des allumettes à côté d'un tas de paille. Ainsi, mes enfants, si beaucoup d'hommes n'aiment pas le bon Dieu, s'ils n'assistent pas à la messe, s'ils ne font pas leur communion pascale, c'est parce qu'ils ne réfléchissent pas. N'imitez pas ces têtes sans cervelle et réfléchissez bien aux idées importantes que je vous signalerai.

Il faut aussi prier. Par la prière nous obtenons le secours du bon Dieu et nous en avons absolument besoin. Ecoutez l'histoire des Apôtres :

Le soir du Jeudi Saint, Notre-Seigneur, sachant que Judas allait venir pour le trahir et le livrer à ses ennemis, se rendit avec ses onze autres Apôtres au Jardin de Gethsémani, propriété plantée d'oliviers et située à quelque distance en dehors de la ville. Il dit aux Apôtres : « Veillez et priez, pour ne pas succomber à la tentation. » Mais eux ne tinrent aucun compte de la recommandation du Seigneur. Bientôt arrive Judas accompagné d'une troupe armée pour arrêter Jésus. Alors les Apôtres sont pris de peur et se sauvent ; tout à l'heure, le premier d'entre eux, Simon-Pierre, reniera son Maître en jurant qu'il ne le connait pas et au Calvaire il n'y aura, le lendemain, qu'un seul Apôtre présent, S. Jean. Les Apôtres n'ont pas prié, comme le leur avait recommandé Notre-Seigneur ; ils ont été vaincus par le respect humain.

Mes chers enfants, la retraite sera bonne si vous faites des efforts pour garder le recueillement et pour réfléchir, et si vous priez bien. Sans le secours du bon Dieu vos efforts seront inutiles. Ce secours, il faut le demander par la prière. « Demandez et vous recevrez », a dit Notre Seigneur. Retenez cette pensée pour toute votre vie : Celui qui prie est sur le chemin du ciel ; celui qui ne prie pas est sur le chemin de l'enfer.

Vous allez donc prier de tout votre cœur, avec une grande confiance en Jésus qui vous aime et qui veut vous combler de ses grâces. Vous vous adresserez aussi à la Sainte Vierge, notre bonne Mère du ciel, à votre saint Patron et à votre ange gardien. Qu'allez-vous demander ? Des grâces pour le temps de la retraite, pour le jour de votre Communion solennelle et pour l'avenir. Pour ces trois jours : la grâce d'une excellente retraite, c'est-à-dire la grâce d'être bien recueillis et attentifs, et celle de réfléchir sérieusement aux vérités qui vous seront proposées.

Ces réflexions, avec le secours de la prière, feront naître en vos cœurs des affections et des résolutions. Je prends un exemple : on vous rappellera les souffrances que Jésus a endurées à cause de vos péchés, les coups qui ont couvert son corps de plaies, la couronne d'épines qui a déchiré son front, les clous qui ont percé ses mains et ses pieds. Ce spectacle vous inspirera les réflexions suivantes : Il faut que le péché soit quelque chose de bien vilain pour avoir produit de pareils résultats. Ce péché si vilain, je l'ai commis, plusieurs fois, souvent ; j'ai donc été cause des souffrances de Jésus. A leur tour ces réflexions vous suggéreront des affections ou sentiments : Puisque je vous ai tant fait souffrir, Jésus si bon, je vous demande pardon, je regrette mes péchés, je les déteste, je voudrais ne jamais les avoir commis, je vous aime de tout mon cœur parce que vous avez voulu supporter tant de souffrances et mourir pour moi et parce que vous continuez à m'aimer malgré mes nombreux et gros péchés. Enfin ces sentiments vous dicteront des résolutions pour l'avenir : Je ne veux plus commettre le péché.

Tout cela, mes enfants, exige le secours du bon Dieu, car vous êtes facilement distraits, vous éprouvez de la difficulté pour réfléchir. Si le bon Dieu ne vous aide pas, vous ferez comme les Apôtres : vous vous endormirez et votre retraite, passée à ne rien faire, sera manquée. Priez donc bien pour obtenir la grâce de faire une bonne retraite.

Vous demanderez ensuite la grâce de faire une Communion solennelle très fervente. A quelles conditions le sera-t-elle ? Elle le sera si votre cœur est bien purifié par un regret sincère de vos péchés passés, de bonnes résolutions pour l'avenir et une confession bien complète et bien humble. Elle le sera si vous apportez à la sainte Table un grand amour pour Jésus et un vif désir de lui plaire. Cela aussi suppose le secours du bon Dieu. N'attendez pas au dernier moment pour le demander, commencez à le faire dès ce matin et continuez pendant ces trois jours de retraite.

Enfin vous demanderez des grâces pour l'avenir. Je vous parlerai dans un de nos entretiens de cette grave question. Je n'en dis qu'un mot aujourd'hui. Il faut prévoir les moyens de rester fidèles au bon Dieu pendant toute votre vie afin d'arriver au ciel. Ces moyens seront surtout la prière régulière, la confession et la communion fréquentes. Beaucoup d'hommes ont promis jadis, au jour de leur première communion, d'employer ces moyens, et depuis ils ont oublié leur promesse. Demandez à Jésus, par l'intercession de Marie, de votre saint Patron et de votre bon ange, de ne pas les imiter, mais de rester toujours bien fidèles aux résolutions de cette retraite. Ce sera le moyen assuré de faire votre salut.

Voilà donc ce qui vous est demandé : être recueillis et silencieux, écouter avec attention les paroles du prédicateur et réfléchir sur les vérités qu'elles vous exposeront, afin de faire naître dans vos cœurs des sentiments et des résolutions, enfin prier beaucoup et avec grande confiance pour obtenir le secours du bon Dieu.

* *

Vous vous demandez sans doute de quoi je vais vous parler pendant ces trois jours. Je vous l'ai déjà dit : du bon Dieu et de votre âme, des rapports du bon Dieu avec votre âme. Mais comment nous représenter le bon Dieu ? Car nous aimons nous représenter les personnes, les objets, les lieux inconnus. Si l'on vous parle de Paris, de l'Arc de Triomphe, de l'église Notre Dame, vous demandez tout de suite des détails et vous êtes contents, vous vous rendez mieux compte, si l'on peut vous montrer une image ou une photographie des lieux. Comment donc allons-nous faire pour nous représenter le bon Dieu ? Les peintres ont essayé ; ils l'ont représenté sous les traits d'un beau vieillard à barbe blanche. Est-ce bien cela ? Je crois que non, car la vieillesse est marquée par la décrépitude et cela ne convient guère au bon Dieu. Il faut avouer que c'est très difficile de représenter le bon Dieu et même la Sainte Vierge.

Vous savez que la Sainte Vierge s'est montrée souvent à une petite fille de Lourdes, Bernadette Soubirous. C'est à la suite de ces apparitions que l'on a construit le beau sanctuaire dont vous avez certainement vu des reproductions. On voulut y placer une statue de la Sainte Vierge aussi semblable que possible à la belle apparition. Un sculpteur de talent se chargea de faire cette statue et interrogea longuement l'enfant qui lui expliqua le mieux possible comment étaient le visage, la stature, les vêtements de la Sainte Vierge. Le sculpteur se mit à l'œuvre. Celle-ci terminée, il la présenta à Bernadette en lui demandant : « Est-ce cela ? » L'enfant fit la moue et répondit : « Elle était bien plus belle que cela ! »

Il est donc bien difficile de se représenter le bon Dieu, ou plutôt cela serait bien difficile si le bon Dieu lui-même n'avait remédié à la difficulté en nous envoyant son Fils, N.-S. Jésus-Christ. Ce Fils avait un corps, marchait, parlait comme nous. On l'a vu, entendu, car il a passé trente-trois ans sur terre. Ceux qui l'ont vu nous ont laissé son portrait et ses paroles dans l'Evangile. C'est donc Jésus que nous allons regarder et écouter. Nous le rencontrerons sur les bords du lac de Tibériade où il prêchait. C'est là que je vous donne rendez-vous pour notre prochain entretien.

II

LA BONTÉ DE JÉSUS MANIFESTÉE A TOUS LES HOMMES

Mes chers enfants,

Nous allons donc faire un beau voyage. Nous avons pris le train et nous descendons le long de la vallée du Rhône jusqu'à Marseille. Là, nous embarquons sur un beau paquebot des Messageries Maritimes et nous voilà bientôt en pleine mer. Tâchons d'être braves et n'ayons pas trop le mal de mer ! Le bateau s'arrête dans plusieurs

ports de la côte méditerranéenne et enfin nous amène à Beyrouth où nous descendons. Nous avons encore un bon bout de chemin pour arriver au lac de Tibériade. Un chemin de fer y conduit en passant par Damas. Prenez-le si vous voulez; à moins que vous ne préfériez monter sur le dos d'un chameau ou, pour aller plus vite, prendre une auto.

Quel que soit notre moyen de locomotion, nous approchons. On dévale à travers les rochers où coulent des cascades bordées de lauriers roses et tout-à-coup on aperçoit dans la vallée le lac de Tibériade. Vous l'avez déjà vu sur une carte : il a à peu près la forme d'un œuf. C'est sur les bords de ce lac que Notre-Seigneur enseignait, c'est là qu'il a apaisé la tempête, car ce lac est terrible quand il se fâche, c'est là que Simon-Pierre a marché sur les eaux.

Maintenant que nous sommes arrivés, essayons de ne plus penser ni au chemin de fer ni à l'auto (le chameau est permis) et transportons-nous par la pensée à dix-neuf siècles en arrière. Nous sommes au milieu d'un groupe de pêcheurs ; ils se nomment Simon, André, Jacques. Ils sont occupés à faire sécher leurs filets lorsqu'arrive N.-S. en personne. « Venez et suivez-moi, » dit-il aux pêcheurs. Suivons-le, nous aussi, et contemplons, écoutons.

I

Nous avons pu nous laisser charmer par la beauté de son visage, mais c'est son âme surtout qui va nous captiver. Est-ce la vigueur de son intelligence ou la force de sa volonté qui nous attirera plus spécialement ? Non. Sans doute Jésus est l'Intelligence infinie, il est le Dieu fort; mais il ne veut pas nous éblouir par son intelligence : sa conversation et son enseignement seront très simples, à la portée de tous ; il ne veut pas davantage nous écraser par sa force; il souffre, il a faim, il pleure comme tout homme. Qu'est-ce donc qui va nous attirer et nous attacher à Jésus ? Sa bonté. N'est-ce pas la bonté qui gagne les cœurs ? Si vous aimez tant votre maman, ce n'est pas pour son intelligence ni pour son énergie, mais pour sa bonté.

Jésus vous aime, mes chers enfants, vous surtout, les enfants ; il l'a affirmé souvent et ses paroles nous sont rapportées par l'Evangile. Les enfants accouraient souvent au passage de Jésus et les Apôtres, les trouvant trop bruyants et indiscrets, leur faisaient les gros yeux et les chassaient. Mais Notre-Seigneur de protester : « Laissez venir à moi les petits enfants... Ne les empêchez pas d'approcher... Le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent. » Dans une autre circonstance il affirme que son amour est plus fort que celui de la meilleure des mères : « Quand bien même une mère abandonnerait son enfant, moi je ne vous abandonnerais pas. » — Vous avez entendu parler de ses apparitions à une religieuse de Paray-le-Monial, sainte Marguerite-Marie. Il se présenta à elle en lui montrant son cœur — le cœur représente l'amour, vous le savez — et lui dit : « Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes et qui est si peu aimé ! »

Ces affirmations répétées ne nous laissent aucun doute sur les sentiments de Jésus à notre égard. Mais un cœur aimant ne se contente pas d'affirmations, il donne des preuves. Notre-Seigneur nous a prouvé son amour par son incarnation, par toute sa vie et surtout sa vie publique, par la Rédemption et par l'Eucharistie.

La Crèche ! Elle vous intéresse beaucoup, mes enfants. Vous en aimez le pittoresque : une étable avec le bœuf et l'âne, au ciel une étoile, les bergers et les mages, et dans ce décor la Sainte Famille, Jésus, Marie et Joseph. Mais ce n'est pas seulement pour satisfaire nos yeux que la crèche est installée à l'église au temps de Noël. C'est pour nous suggérer des réflexions et des sentiments.

Réfléchissons. Voilà un enfant qui n'est guère gâté ! Sans doute il a une excellente mère et le meilleur des protecteurs, mais voyez tout ce qui lui manque. Il n'a pas de maison. Marie et Joseph, qui habitent Nazareth, ont dû venir à Bethléem pour accomplir une formalité légale. Ils sont allés frapper à toutes les portes ; personne ne les a reçus, parce qu'ils sont pauvres. Il y a bien un caravansérail, sorte de grande cour où l'on peut attacher les animaux, avec, à côté, un logement sommaire pour les personnes ; c'est l'hôtellerie mise à la disposition des gens peu fortunés. Mais elle est encombrée ; pas une place n'y reste libre. Joseph découvre alors, un peu en dehors du village, une grotte où les animaux mis à la pâture se réfugient en cas de mauvais temps. Il y a là un peu de paille, une mangeoire et deux bêtes qui reposent. C'est là le seul gîte possible. La Sainte Famille s'y installe. Pas question de berceau, naturellement.

Ce seraient pour n'importe quel enfant des conditions bien misérables pour venir au monde. Mais quel est cet enfant ? Le bon Dieu, l'Eternel, le Tout-Puissant, la Beauté infinie, le Dieu immortel. Il a quitté les splendeurs de son ciel pour venir partager nos misères, et il en a pris plus que sa part. Pourquoi ces humiliations et ces souffrances ? Pour nous sauver, par amour pour nous. Le fils d'un roi renoncerait au palais de son père et aux honneurs de son rang pour sauver le dernier de ses sujets, nous en serions profondément émus. Et pourtant ce fils de roi n'est qu'un homme comme celui qu'il veut sauver. Jésus, lui, est plus qu'un homme puisqu'il est aussi Dieu. Ses abaissements sont donc bien plus grands que ceux que nous supposons chez ce prince ; aussi doivent-ils nous toucher infiniment.

Supposez que le fils de roi dont nous parlons, après avoir sauvé cet esclave, n'en reçoive que des injures, des coups et des blessures qui finiront par le faire mourir. Ne regrettera-t-il pas son dévouement ? « Si j'avais su ! dira-t-il. Comme je serais resté dans le palais de mon père ! » Eh bien !

Jésus savait, parce que le bon Dieu connaît l'avenir, que les hommes rachetés par lui l'accableraient d'injures, de coups, de blessures, le mettraient à mort, et que ceux qui n'auraient pas pu s'attaquer à sa personne pendant sa vie mortelle commettraient les mêmes odieux méfaits par leurs péchés. Jésus savait tout cela, il voyait d'avance tous les péchés du monde, ceux de chacun de nous ; il est venu quand même, il a accepté quand même l'humiliation de se voir chassé de partout et relégué au rang des animaux dans une grotte.

Si Jésus m'a aimé jusque-là, je serais un monstre de lui refuser mon cœur. Je veux l'aimer désormais autant que je le pourrai.

Ces renoncements, mes chers enfants, se sont continués pendant toute la vie du Christ. Il a eu faim et soif comme nous ; il a été comme nous accablé par la chaleur et la fatigue. Vous souvenez-vous de son jeûne de quarante jours au désert à la fin duquel il éprouva ces tiraillements d'estomac que vous connaissez ? Et cet autre détail donné par l'Evangile. Jésus, fatigué d'avoir longtemps marché, s'assit sur la margelle d'un puits, où il rencontra la Samaritaine. Il souffre également les peines du cœur : devant le tombeau de son ami Lazare, il éclate en sanglots.

Sa bonté se manifeste par sa patience envers ces pêcheurs galiléens et tous ceux dont nous avons parlé qui le suivent pour l'écouter. Combien il faut de patience au maître pour donner son enseignement à des élèves peu intelligents, distraits et paresseux ; à une maman pour supporter les ingratitudes, le manque de cœur de ses enfants ! Les disciples ont tous ces défauts, pendant trois ans Notre-Seigneur les supporte et leur témoigne une affection très délicate. Cette affection aime à se manifester : l'Evangile cite beaucoup de guérisons, opérées par Jésus, de boiteux, de sourds, d'aveugles, plusieurs résurrections : celle du fils de la veuve de Naïm, celle de la fille de Jaïre, celle de Lazare. Jésus pardonne les péchés : beaucoup de ceux qui ont reçu ce pardon sont des anonymes, mais plusieurs nous sont connus : c'est Marie-Madeleine, c'est Simon-Pierre, c'est le bon larron. Les Juifs s'indignent que le pardon soit accordé si facilement ; ils demandent combien de fois il faut pardonner. Notre-Seigneur leur répond : « Soixante-dix fois sept fois. » C'est une expression du pays qui équivaut à nos locutions familières : trente-six fois ou trente-six mille fois, c'est-à-dire toujours.

Jésus est infiniment bon. J'aime papa, maman parce qu'ils sont très bons, tel camarade parce qu'il a bon cœur, bon caractère. Combien je dois aimer davantage Jésus, meilleur que toute créature. Jésus, je vous aime de tout mon cœur.

II

Voici la preuve d'amour qui nous touche peut-être le plus parce qu'elle frappe davantage nos sens, notre imagination et notre sensibilité. C'est la Passion et la mort du Sauveur. Vous en connaissez les détails, vous vous les rappellerez en faisant votre Chemin de croix. En voici les principaux.

Jésus sait que son heure est venue. Il frémit, sous les oliviers de Gethsémani, en attendant l'arrivée de Judas, car il sait et il voit d'avance tout ce qu'il va souffrir. Tout cela est si terrible qu'il est saisi d'un tremblement et que le sang s'échappe, comme une sueur, par les pores de sa peau. A peine arrêté, on le ligote, on le frappe ; au tribunal de Pilate, les soldats le bousculent et le giflent. Pilate lui-même lui fait appliquer le terrible supplice de la flagellation qui consiste à frapper sur les membres du patient avec des fouets armés de petites boules de plomb ; ces coups produisent des plaies d'où sort le sang en abondance. On lui enfonce brutalement sur la tête une couronne de longues épines pointues. Epuisé par une nuit de supplice, Jésus est chargé de sa croix ; il la traîne, plutôt qu'il ne la porte, à travers les rues qui montent au Calvaire, heurté dans les passages étroits par les gens et les bêtes, tombant plusieurs fois dans la poussière et toujours frappé par les soldats qui trouvent sa marche trop lente. Au Calvaire, on le renverse sur la croix et on l'y cloue par les mains et par les pieds. La croix est dressée et tombe brusquement dans le trou creusé pour la planter : les chairs des mains et des pieds se déchirent, et pendant trois heures ce supplice va continuer, aggravé encore par le soleil et la soif.

Je n'ai parlé que des souffrances physiques, mais le cœur de Jésus a souffert autant et plus que son corps. La trahison de Judas, l'Apôtre qu'il avait aimé autant que les autres, Pierre, Jean, André, auquel il a réservé les mêmes prérogatives du sacerdoce ; les injures, les moqueries, les cris de mort, la honte de la condamnation ; la fuite des Apôtres, qui l'abandonnent lâchement à l'heure de la souffrance ; la rencontre de sa sainte Mère, rencontre qui brisa son cœur de fils, combien tout cela vint augmenter les souffrances de son pauvre corps ! Mais je n'ai pas encore tout dit : Jésus a prévu l'avenir ; il a senti tomber sur lui, comme une grêle de coups, tous les péchés du monde ; il a vu d'avance le nombre de ceux qui ne voudraient pas profiter de ses souffrances, le nombre des damnés, et même parmi les autres, les élus, combien de péchés et de trahisons ! Vous étiez là, mes enfants, à la Passion du Christ, présents dans sa pensée, et vos péchés sont venus frapper sur lui en même temps que les fouets de la flagellation et les marteaux du crucifiement.

O Jésus ! pardon pour tous mes péchés ! N'avez-vous pas dit : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font » ? Moi non plus, je n'ai pas su ce que je faisais. Maintenant je le comprends mieux, aussi je veux vous aimer de tout mon cœur.

Nous ne sommes pas encore au bout de nos étonnements. Jésus pouvait-il nous aimer davantage ? Oui, car ce sacrifice de la croix, il a voulu

le renouveler pour nous et devant nous tous les jours, pour que nous ne puissions pas l'oublier. Il s'est souvenu que la séparation amène l'indifférence : il a voulu rester au tabernacle pour se rappeler sans cesse à notre amour. Mais c'est là une présence, si je puis dire, encore trop lointaine : il a voulu descendre dans notre poitrine, souvent, tous les jours si possible. Messe, Eucharistie, communion, nous reviendrons sur ces grandes manifestations de l'amour du Christ, car je ne puis me contenter de leur accorder quelques minutes à la fin de cet entretien. Dès maintenant essayons d'en comprendre la valeur : à l'autel, Jésus s'humilie comme à la crèche et même davantage, puisqu'il n'a même plus l'apparence humaine ; il s'immole comme au Calvaire, bien que différemment, puisqu'il ne souffre pas et ne meurt pas ; enfin il se donne, bien plus qu'il ne s'est donné aux Apôtres pendant les trois années de sa vie publique. Nous envions quelquefois leur bonheur ; nous avons bien mieux dans la sainte communion.

O Jésus ! faites-moi comprendre un peu moins mal votre grand amour pour moi, afin que je prépare bien mon cœur à ma Communion solennelle et que je vous y apporte des sentiments de ferveur qui vous soient agréables.

Voilà, mes enfants, un court résumé des bontés du Christ pour l'humanité. La conclusion s'impose : l'amour appelle l'amour ; nous devons aimer Notre-Seigneur. Nous ne nous contenterons pas de lui affirmer notre amour, nous le lui prouverons. Comment ? Comme lui-même nous a prouvé le sien : en acceptant volontiers de nous gêner et de souffrir pour lui. N'a-t-il pas dit : « Si quelqu'un m'aime, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive ! » Jésus est notre modèle : imitons-le. Il y a à Nazareth une école placée sous le patronage de Jésus-adolescent. Oui, mes enfants, Jésus-adolescent est votre modèle. Comment l'avez-vous imité jusqu'ici ? Cette retraite, avec les réflexions qu'elle suppose, vous montrera tout ce qui manque en vous pour ressembler à Jésus, tout ce qu'il faut enlever de votre âme, tout ce qu'il faut y mettre pour établir cette divine ressemblance. Cette constatation faite, vous prendrez la résolution sérieuse et bien généreuse de travailler désormais à réaliser ce beau programme.

* *

O Jésus ! je vous implore de me faire connaître plus parfaitement les beautés de votre âme d'enfant de douze ans, de me les faire aimer ardemment, de me donner un grand désir de les imiter et surtout de m'aider pendant toute ma vie à vous ressembler chaque jour un peu plus.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LE SYMBOLE

VIII

LES SOURCES DE LA RÉVÉLATION : LA TRADITION

Mes frères,

Les Protestants regardent à tort l'Ecriture Sainte comme l'unique règle de la foi. Notre-Seigneur n'a rien écrit, et lorsqu'il envoya ses Apôtres dans le monde, il ne leur dit pas : « Allez et écrivez », mais : « Allez, prêchez l'Evangile à toute créature. » La plupart des Apôtres n'ont laissé aucun écrit ; lorsque Mathieu et Jean composèrent chacun leur Evangile, la foi avait déjà été annoncée. Même ceux qui ont écrit affirment n'avoir pas enfermé dans leurs ouvrages la matière de tout leur enseignement. Ainsi S. Jean écrit à ses correspondants : « Quoique j'eusse encore beaucoup de choses à vous écrire, je n'ai pas voulu les confier à l'encre et au papier, parce que j'espère me rendre près de vous et vous entretenir de vive voix, afin que votre joie soit parfaite. » (II Jo., I, 12). Donc l'Ecriture ne renferme pas toutes les vérités à croire ; de plus, nous l'avons dit, certains passages des Livres Saints sont difficiles à comprendre et exigent une explication orale. Il y a, par conséquent, une autre source de la foi, c'est la *Tradition*. Qu'est-ce que la Tradition et comment se présente-t-elle à nous ? — Quelle est sa nécessité et sur quoi est fondée son existence ? — Quelle autorité faut-il lui reconnaître ? Telles sont les questions auxquelles nous avons à répondre.

I

Une tradition est, en général, la transmission d'une vérité ou d'un fait par le témoignage. Par Tradition catholique il faut entendre la parole de Dieu, non écrite dans les Livres Saints, mais reçue de la bouche de Jésus Christ ou apprise de l'Esprit-Saint par les Apôtres et venue d'eux jusqu'à nous par l'enseignement de l'Eglise.

Les Apôtres avaient vécu pendant trois ans dans l'intimité du Sauveur ; ils avaient donc entendu maintes fois sa prédication. Sans doute leur esprit était assez lent à comprendre et à retenir, mais vous savez quel miracle d'ordre intellectuel et moral se produisit en leur faveur le jour de la Pentecôte ; et, pour le dire en passant, c'est là un de ces faits où l'on reconnaît l'assistance de Dieu à son Eglise, que des hommes du peuple, aussi mal préparés qu'ils l'étaient par leur passé, aient pu prêcher une doctrine aussi élevée que l'Evangile et commencer dans la vie du monde une révolution comme on n'en a jamais vue.

Voilà donc les Apôtres prêchant la bonne Nouvelle. Ils ont à s'adresser à des auditoires très divers par leur passé religieux et par leurs dispositions intellectuelles : aux Juifs il fallait montrer en Jésus le Messie annoncé par les Prophètes et qui avait fondé le royaume promis et attendu ; aux païens, ignorant les livres de l'Ancien Testament,

il fallait présenter Jésus comme l'Envoyé de Dieu à qui le Tout-Puissant a remis tout pouvoir. Aux humbles convenait une prédication très simple ; aux intellectuels et aux philosophes il fallait une parole plus élevée. Ainsi dès le début apparait le besoin d'un enseignement nuancé que seule la parole vivante pouvait distribuer.

Mais comment cet enseignement s'est-il transmis jusqu'à nous ? Avant tout par cette prédication orale de l'Eglise enseignante, passant des Apôtres aux premiers chrétiens, puis aux Pères de l'Eglise et aux Docteurs. Cet enseignement est fixé de siècle en siècle par le magistère infaillible de l'Eglise, sous forme de définitions dogmatiques, de symboles, d'actes des Conciles, d'encycliques, de bulles pontificales et de décisions des Congrégations romaines authentiquées par les Papes, ainsi que par la doctrine des Pères, des Docteurs et des théologiens.

A cet enseignement didactique il faut ajouter la liturgie de l'Eglise qui s'harmonise toujours avec la foi, et d'autres témoignages tels que les Actes des martyrs, les monuments, peintures et inscriptions de l'art chrétien, en particulier des Catacombes. Ainsi l'enseignement de l'Eglise n'est pas seulement une Ecriture pour ainsi dire froide et morte, mais une doctrine vivante qui s'adresse à l'esprit, aux yeux et au cœur des fidèles.

II

Ce que je viens de dire pourrait me dispenser d'ajouter d'autres preuves démontrant la nécessité de la Tradition. Il en existe cependant, dont je tiens à vous donner un rapide aperçu. Ce sont les témoignages de l'Ecriture, des Pères et même des hérétiques.

« Comment, écrit S. Paul aux Romains, croira-t-on en Jésus-Christ, si l'on n'en a pas entendu parler ? Et comment pourra-t-on en entendre parler, si personne ne le prêche ?... Donc la foi vient de la prédication entendue, et la prédication se fait par la parole du Christ. Mais je vous le demande : Ne l'a-t-on pas entendue ? Si, car leur voix a retenti dans toute la terre et leurs paroles jusqu'aux extrémités du monde. » (Rom., x, 14-18). De même aux Thessaloniciens : « Demeurez fermes et conservez les traditions que vous avez apprises, soit par nos paroles, soit par nos lettres » (II Thess., II, 14) ; et à Timothée : « Les enseignements que tu as reçus de ma bouche en présence de nombreux témoins, confie-les à des hommes sûrs, qui soient capables d'en instruire d'autres. » (II Tim., II, 2).

Voici quelques témoignages des Pères : « Lorsque je rencontrais un de ceux qui avaient entendu les Anciens, écrit Papias, je m'informais avec soin de leurs discours. Je demandais ce qu'avaient dit les Apôtres André, Pierre, Philippe, Thomas, Jacques, Jean, Mathieu et les autres disciples du Seigneur... car il me semblait que ce que je tirais de la lecture des livres ne me profitait pas autant que ce que j'apprenais de vive voix. » S. Irénée affirme que « ceux qui dans toute l'Eglise veulent connaître la vérité ont seulement à considérer la Tradition des Apôtres, manifestée dans le monde entier... Si les Apôtres n'avaient pas laissé d'écrits, ajoute-t-il, ne devrait-on pas suivre la Tradition laissée par eux aux hommes qu'ils chargeaient des Eglises ? C'est ce qu'observent plusieurs nations barbares, qui croient en Jésus-Christ sans avoir aucune écriture, ayant la doctrine du salut gravée dans leurs cœurs par le Saint Esprit et gardant avec fidélité l'antique Tradition. Origène écrit à son tour : « On ne doit tenir pour vérité que ce qui s'accorde en tout avec la Tradition de l'Eglise. » S. Athanase : « On doit chercher à connaître l'ancienne Tradition, la foi de l'Eglise catholique, c'est-à-dire la doctrine que Notre-Seigneur nous a laissée, que les Apôtres ont prêché et que les Pères nous ont transmise. » S. Basile : « Parmi les dogmes conservés dans l'Eglise par la prédication, les uns viennent de l'Ecriture, les autres de la Tradition non écrite des Apôtres... Les uns et les autres ont une égale force... » S. Epiphane : « La Tradition est aussi nécessaire, car on ne trouve pas tout dans les Ecritures. Les saints Apôtres nous ont laissé des choses par écrit et d'autres par Tradition. »

Cette existence de la Tradition est si évidente qu'elle est reconnue par quantité de théologiens protestants : « Les premiers chrétiens, écrit Griesbach, eurent pour maîtres les Apôtres ou les hommes apostoliques. Ils puisèrent dans l'enseignement oral les préceptes de la Doctrine chrétienne, avant de pouvoir lire les Livres sacrés. » — « C'est la Tradition, dit Lessing, et non l'Ecriture, qui est le rocher sur lequel est élevée l'Eglise de Jésus-Christ. »

L'existence, la légitimité et la nécessité de la Tradition sont donc affirmées par la raison, par l'Ecriture, par les Pères, par les hérétiques. Nous ne pouvions réunir un faisceau de preuves plus nombreuses ni plus fortes.

III

La Tradition nous apparait ainsi comme supérieure à l'Ecriture. Elle peut se passer de l'Ecriture et, de fait, elle l'a précédée ; son domaine est plus vaste que celui de l'Ecriture, comme nous avons entendu S. Basile et S. Epiphane nous l'affirmer, n'étant d'ailleurs qu'un écho des dernières lignes de l'Evangile de S. Jean ; enfin c'est à elle qu'est confié le dépôt des Saintes Ecritures, puisque c'est elle qui veille à écarter du catalogue de l'Eglise tout livre non inspiré, à éviter toute falsification du texte saint et à en donner une interprétation autorisée et sûre. Aussi devons-nous considérer, selon le conseil de S. Paul, le contenu de la Tradition « non comme la parole des hommes, mais (ce qu'elle est véritablement) comme la parole de Dieu. » (I Thess., II, 13).

Le Concile de Trente a établi dans un de ses décrets l'autorité de la Tradition : « Considérant que le dogme et la discipline sont contenus dans

l'Ecriture et dans les traditions non écrites, reçues par les Apôtres de la bouche de Jésus-Christ ou transmises par eux comme organes du Saint-Esprit et venues en quelque sorte de main en main jusqu'à nous, [le Concile] fidèle aux exemples des Pères orthodoxes, reçoit et honore avec le même sentiment de vénération et de piété tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament comme ayant l'un et l'autre Dieu pour auteur, ainsi que les traditions elles-mêmes, tant les dogmatiques que les morales, comme étant émanées de la bouche même de Jésus-Christ ou dictées par l'Esprit-Saint et conservées dans l'Eglise catholique par une succession continue. » Le Concile confirme ce décret en portant l'anathème contre quiconque aurait la témérité de rejeter ces traditions.

* *

M. .., ces croyances, ces pratiques, ces usages doivent vous être chers. Si vous savez vraiment vivre ces traditions catholiques, vous serez étroitement unis à l'Eglise, vous serez de ces branches vigoureuses qui puisent dans le tronc une sève abondante et qui portent de nombreux et beaux fruits. N'oubliez pas, vous surtout qui avez charge d'âmes de par votre paternité ou votre maternité, que ce flambeau et cette vie, que vous avez reçus d'autrui, vous devez à votre tour le transmettre à vos descendants. Puissiez-vous ne pas manquer à votre devoir. Ainsi soit-il.

DES CONFÉRENCES

V

LA RÉFORME MONASTIQUE AU XVII^e SIÈCLE, SPÉCIALEMENT CHEZ LES BÉNÉDICTINES

Au début du XVII^e siècle, les cloîtres étaient bien déchus. Ils étaient devenus de vraies places publiques, et sur ce point les couvents de femmes ne différaient pas des couvents d'hommes. Les Grands-Augustins de Paris étaient la fable de la ville et de la France entière ; les vieux moines des antiques abbayes de Clairvaux et de Cîteaux — encore 3.000 — se moquaient des jeunes qui aspiraient à une vie honnête : — « Eh ! disaient-ils, ils font bien abstinence pendant le jour, mais ils font tourner la broche pendant la nuit ». Et les forêts témoins des oraisons d'un S. Bernard, n'étaient que des repaires de satyres dont l'impudicité alarmait les pays d'alentour. Les Carmes, fils du prophète Elie, — Richelieu demandait au roi, pour rétablir l'ordre parmi eux, le secours de trois régiments, pas moins. Louis XIII lui-même honorant de sa présence l'office des moines de Farmoutiers, n'en sortit pas sans courroux : la formule « Ni Dieu ni Maître », si elle eût alors existé, eût assez exactement traduit l'attitude de ces tristes Bénédictins.

Chez les Bénédictines, à la Déserte de Lyon, par exemple, un Bref d'Urbain VIII nous apprend qu'il ne restait aucun vestige d'aucune règle approuvée par l'Eglise : ni vie commune ni cloître ; l'habit des moniales ne les distinguait pas des dames du siècle. Tout ce qu'elles avaient d'observances consistait à se trouver dans l'église quand bon leur semblait, sans être séparées du peuple, et à y chanter ce qu'elles voulaient de l'office canonial. Quant à leur conduite en particulier... glissez, mortels, n'appuyez pas.

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ? Tout d'abord par le désordre né des guerres incessantes.

La Réforme a produit les *Guerres de religion*, y compris la Ligue : monastères, églises, écoles, les partis ennemis s'en sont tour à tour emparés ; le peuple souffre, les moines aussi. Le pain coûte un franc la livre (déjà !) et la masse se nourrit de pain fait de son et d'avoine, ou plus souvent de glands et de racines. « La France et moi, déclare Henri IV en 1598, avons besoin de reprendre haleine. »

Hélas ! c'est aussitôt la *Guerre de Trente Ans* et une misère inénarrable. En plusieurs lieux les religieuses cloîtrées manquent mourir d'inanition, et la cloche du couvent, destinée à révéler au peuple le péril de la communauté, ne cesse de tinter pendant des mois entiers. Or rien n'est mortel au vœu de pauvreté autant que la misère : le monastère ne pouvant rien fournir, chaque moniale se refera propriétaire. Qu'une abbesse commande : Ventre affamé n'a pas d'oreilles... la chair est faible, n'est-ce pas ?

Et quand finit cette guerre impie, c'est la *Fronde* qui multiplie l'ignorance, le libertinage, le blasphème et le duel : le faubourg St-Germain est une sentine et les églises monastiques valent à peine des écuries.

Les voûtes sont crevées ; des bâtiments d'habitation à peine voudrait-on pour le bétail. Quant aux rentes, fonds et droits de la plupart des abbayes, tout est perdu. Ajoutez que depuis longtemps les cloîtres opulents servent comme d'hôpitaux à la noblesse. On y amène les cadets et les cadettes, les inutiles, les disgraciés de la nature, les boiteux et les borgnes, sans se préoccuper de savoir s'ils ont la moindre vocation.

Les rois enfin ont distribué les bénéfices aux courtisans, aux courtisanes, aux vieux soldats, aux usuriers, aux fils prodigues.... fâcheux abbés commendataires dont les vertus n'auront guère ce parfum des lis capable d'attirer les âmes, affirme Dante, jusques aux portes éternelles du Paradis. C'est la grande pitié des monastères de France ; c'est à bref délai, si l'on ne porte le remède, voire le fer et le feu dans la plaie, la ruine de cette institution séculaire qui avait, peut-être autant que les évêques, fait la France comme l'abeille sa ruche.

I. — *La réforme*

I. LE RENOUVEAU. — Le pape Paul III, en 1538, avait demandé à ses plus savants et saints cardinaux : « Que faire ? » Les cardinaux avaient étu-

dié, enquêté, prié : « Très Saint Père, un seul remède : suppression radicale des Ordres religieux. L'arbre est pourri ; qu'il soit jeté au feu. Plus tard nous replanterons, s'il plaît à Dieu. » Paul III recula ; il songea sans doute que les morts ressuscitent rarement, et la parole biblique peut traduire sa réponse : « Je ne veux pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. »

Aussi bien le pécheur ne demandait qu'à vivre et même, en général, à se convertir. L'Europe latine allait entrer dans une période de fermentation religieuse où surgiraient et s'affirmeraient, sans étonner ni presque gêner personne, les initiatives les plus hardies, les plus imprévues.

Des fondateurs, des fondatrices ont réussi : en Italie, Théatins de S. Gaétan, Barnabites de S. Antoine-Marie Zaccharia, Somasques de S. Jérôme Emilien, Oblats de S. Charles Borromée, et l'Oratoire de Divo Pippo (c'est S. Philippe de Néri), Camilliens (hospitaliers) de S. Camille de Lellis, et la Société des Ecoles Pies de S. Joseph Calasanz. En Espagne, les Frères de S. Jean de Dieu. En France, mais de souche espagnole, la Compagnie de Jésus ; et les Frères de la Doctrine, institués par l'aveugle et naguère romanesque César de Bus ; et Jeanne de Lestonnac, avec ses Filles de Notre-Dame ; et tout à fait XX[e] siècle, les Ursulines de sainte Angèle, qui n'ont pas plus de costume religieux et de couvent que nos actuelles Filles de Marie ; et je citerai enfin les Dames de la Retraite qui naissent en la deuxième moitié du siècle.

Vous pensez bien que si le vin nouveau fermente si fort dans les outres neuves, les vieilles outres voisines vont s'émouvoir à leur tour et prouver par des faits que le vieux vin n'a pas perdu toute sa vigueur et tout son arome. Les premiers, les Capucins se réforment, suivis bientôt par les Bénédictins de Saint-Vanne en Lorraine et par ceux de Saint-Maur, les maîtres de l'érudition. Sainte Thérèse nous envoie les Carmélites réformées, les Cisterciens assagis deviennent Feuillants et Feuillantines ; les Trinitaires vont déchaux ; les Frères Prêcheurs se sanctifient dans la congrégation occitaine.

Prémontrés, Camaldules, Trappistes, prouvent à l'envi la vitalité des vieux Ordres. Jusqu'à ces antiques chanoines, dont l'essentielle fonction n'est autre, au dire des jaloux, que le sommeil :

> Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort,

S. Pierre Fourier réussit à les maintenir éveillés et à les transformer en apôtres.

Ah ! quelles poussées de vie ! quelles allures conquérantes ! quel branle-bas de combat contre l'excès du mal ! Et, bien vite, la paix dans l'ordre, qui est la suprême douceur de vivre. Au début, le mouvement est un peu bousculade [1]. Religieux, prêtres, laïques, les entraîneurs viennent de partout, et n'ont guère souci des privilèges, périmés ou inconnus d'eux, des protocoles, même des augustes lois du royaume. Les canonistes auraient pu se voiler la face... Mais on ne les consultait pas. Les Parlements criaient au scandale, mais pendant que le greffe s'attardait à ses paperasses inutiles, un nouveau couvent était sorti de terre, et la cloche de Matines, tout allègre et joyeuse, apprenait à ces messieurs fourrés d'hermine que les nonnes ou les moinillons les avaient vaincus avant le combat. Avant le combat, oui, pour ces prisonniers volontaires d'une légalité certaine. Mais dans les couvents, que de luttes intestines, tragiques parfois, burlesques souvent, douloureuses toujours !

II. La Réforme douloureuse. — Quand Marguerite de Kircaldi se mit en tête de réformer les Bénédictines de Reims, plusieurs anciennes mégères hérissées lui dirent longtemps des choses dont le récit ferait rougir le papier. La douce Anne de Harlay, nommée abbesse de N.-D. de la Pommeraye, hésite trois ans avant de s'y rendre, tant elle redoute la dégradation trop connue de ses filles ; elle verse un torrent de larmes dès qu'elle aperçoit la pointe du clocher, et quand il faut signer l'acte de la prise de possession, une bataille en règle se livre entre les religieuses à qui signera la première... La réforme, commencée sous de pareils auspices, valut à la réformatrice des épreuves sans nom, un enfer, et qui dura jusqu'à la mort des deux plus enragées. Celles-ci ne parlaient que de sauter le mur, jetaient des lettres par-dessus, insultaient et frappaient leur abbesse dans le cloître, se droguaient pour paraître atteintes de maladies terrifiantes, et en pleine église, pendant l'office, poussaient des clameurs qui donnaient de l'effroi aux séculiers. D'autres, plus respectueuses du cinquième commandement, négligeaient le sixième et n'éprouvaient aucun scrupule à se déguiser en bergères, allaient en cet habit aux assemblées dans la campagne, et, ma foi ! dansaient aux noces du village.

A la Déserte de Lyon, une révoltée se livre à une tentative d'incendie volontaire sur la personne de la Mère Marguerite de Quibly ; on éteignit à temps le tison sous la stalle. Marie de Beauvilliers manque payer de sa vie la réforme qu'elle inaugure à Montmartre : ses aimables filles — pas toutes, cinq ou six seulement, qui ont toute honte bue, mais qui n'ont pas oublié les exemples des premiers disciples de leur père S. Benoît — tentent à plusieurs reprises d'empoisonner ses aliments. Mais une de leurs compagnes, qui aimait tendrement son abbesse et la servait avec un zèle admirable dans les affaires temporelles, prit soin qu'on ne servît aucun mets qu'elle n'y eût goûté la première... prête à mourir pour sa supérieure, mais qui est morte sans avoir jamais accepté sa réforme.

Peut-être un dernier trait vous paraîtra plus affreux. Lorsque Marie Lescuyer, qui était d'une beauté ravissante, arriva à l'abbaye du Lys, elle y trouva une vieille abbesse démissionnaire qui

[1] Cf. Bremond, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, tome II : *l'Invasion mystique*. — Nous citons, presque sans cesse, et textuellement, cet admirable livre.

avait eu des aventures. Cette bonne vieille fut prise par les yeux, et bien loin d'approuver la belle réformatrice, elle essaya de l'en détourner et de lui faire épouser un de ses parents. Volontiers gens d'Eglise sont marieurs, dit-on, mais vraiment, vraiment cette nonne exagérait.

III. Les trois obstacles. — 1° *La clôture.* — Trois observances surtout soulevèrent les résistances : la clôture, la communauté, le costume.

On s'était habitué à recevoir dans les maisons religieuses les parentes, les bonnes amies, des ecclésiastiques, et d'autres qui ne l'étaient pas. Même de très pieuses moniales admettaient sans vergogne les séculiers dans la clôture. Laurence de Budos étant abbesse de la Trinité de Caen, il arriva un jour qu'un gentilhomme de ses amis, qui se chauffait avec elle, s'échappa de lui dire deux mots de galanterie ; elle en fut tellement émue de colère que, sans réfléchir plus, elle prit la pomme de cuivre du chenêt et la lui jeta à la tête. Mais quand le gentilhomme était le roi de France, Henri IV dit le Vert-Galant, les abbesses ne pouvaient pas le recevoir à coups de pommes de cuivre. Renée de Lorraine, abbesse de St Pierre, craignant de se trouver seule avec ce monarque, pria madame sa mère de l'accompagner : « Madame de St-Pierre, opina le gaillard Béarnais un peu morfondu, est la première abbesse du royaume en vertu et en dignité ! » Marie de Lorraine, abbesse de Chelles, était encore plus radicale; elle recevait le roi, entourée de toute sa communauté. Le roi ne se fâchait pas. Mais les parents, privés par le rétablissement de la clôture de revoir les chers visages des vierges consacrées, pleuraient et s'irritaient.

Le maréchal de Choiseul-Praslin avait accepté de donner sa fille à Dieu, puisque le roi donnait à sa fille l'abbaye de N.-D. aux Nonnains de Troyes. Mais Mme Claude, nous dit l'Oratorien qui prononça son éloge funèbre, rétablit la clôture. Alors : « quelles foudres, quels éclairs ne lança pas le père infortuné, lorsque, nonobstant toutes ses résistances, il trouva le sceau de la clôture sur toutes les portes du monastère, que celles par lesquelles il avait passé le jour précédent étaient murées, et qu'il ne lui était plus permis de voir sa fille qu'au travers d'une grille et d'une muraille, dont elle s'était fait une prison volontaire! » Madame Claude ne céda pas, et le maréchal de conclure : « Ah ! elle est bien de mon sang. Elle a vaincu son père. »

Laurence de Budos avertit son frère qu'aux Rameaux elle rétablira la clôture. « Prenez garde, répond-il. Madame notre mère s'en offensera, vous serez au hasard de ne la revoir jamais. » Laurence mit la clôture comme elle l'avait dit. Madame sa mère le constata le lendemain, s'en retourna sans dire adieu à sa fille et ne la vit plus de sa vie. J'admire la fille; aurai-je le courage d'en vouloir à la mère ?

A d'autres ennemis de la clôture j'en veux absolument.

La Mère Claude de Choiseul ayant décidé qu'on n'irait plus au parloir que le voile baissé, la colère fut grande dans la ville de Troyes. Le jour de l'Assomption, les chanoines de la cathédrale avaient coutume de venir officier dans la chapelle de l'abbaye, et le doyen y faisait une exhortation aux religieuses. Cette fois, toutes avaient le voile baissé. Invectives furieuses du doyen contre la pieuse abbesse. Sans s'émouvoir, Madame le laissa finir, puis allégua S. Paul : « Il ordonne aux femmes, dit-elle, de se voiler dans l'église par respect pour les anges; nous accomplissons ce précepte en votre personne, sachant que les ministres de Jésus-Christ sont véritablement des anges. » Le doyen angélique resta-t-il bouche bée, ou bien jura-t-il, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus, les annalistes ne le disent pas. Mais j'imagine qu'un sourire de gaieté dut courir sous les voiles mystiques des Mères silencieuses, et qu'à la messe l'*alleluia* fut enlevé avec un admirable entrain. Des évêques, de nos pères en Dieu, le respect m'interdit de médire ; et pour les aumôniers et confesseurs, n'attendez de moi, Mesdames, que la pitié et un silence confraternel.

Tant de fracas pour des grilles et des voiles ! Et quelles grilles, Seigneur! Les solides constructions carmélitaines, agrémentées de pointes de fer délicieusement propres à éborgner les étourdis, ne nous rappellent que de très loin les parloirs claustraux de nos Bénédictines. La Mère Gautron, prieure de Saumur, parla avec tant de force sur les conversations avec les séculiers, que toutes ses filles demandèrent qu'on mît au parloir des châssis de toile au travers desquels on parlerait. Aussitôt dit, aussitôt fait. Le menuisier prépare les cadres, les Sœurs y clouent la toile, la fondatrice met le premier clou, c'est une liesse générale : enfin l'on joue aux prisonnières. Mais de leur cage aimée les oiselles ne sortiront plus, et la clôture de toile est infranchissable.

2° *La communauté.* — Le retour à la clôture avait été relativement facile : on avait hâte d'être chez soi (enfin seules !) autant peut-être que de se recueillir en Dieu. Mais de revenir à la vie commune, ce fut une tout autre affaire. Par suite d'une tolérance séculaire, les moniales avaient repris l'usage de leurs biens temporels. Chacune achetait à son gré et selon ses moyens son linge, ses livres, sa vaisselle et le reste; elle fixait le menu de ses repas, repas réguliers ou supplémentaires, pris au réfectoire commun ou dans les cellules avec de bonnes amies ; touchait de la famille ou de quelque autre affection une pension ou des présents, toujours trop peu considérables, mais dont l'inégalité même suscitait entre les religieuses de pénibles comparaisons : les unes surabondaient, les autres... regardaient.

Notre délicieuse Claude de Choiseul profite d'une veille de fête de S. Benoît pour proposer à ses filles la dure parole : « Je ne veux pas, dit-elle, faire de violence pour établir la réforme; mais j'assure celles qui voudront bien vivre en commun

qu'elles seront traitées comme ma propre personne. » Et là-dessus elle sort du chapitre, laissant ses filles aussi interdites que si la foudre fût tombée sur leurs têtes. Elles chantèrent Complies le cœur gros ; entre les offices de la fête du saint Patriarche, personne ne put parler. Mais dès quatre heures du matin, toutes les religieuses apportèrent aux pieds de leur Mère linge, bijoux, argent, vaisselle d'argent, tout ce qu'elles avaient..., et Madame de Notre-Dame, de ses propres offrandes et de celles de ses filles, fit faire six grands chandeliers de vermeil pour le maître-autel... Heureux chandeliers ! quels regards de tendresse, quelles joies du sacrifice ils ont dû susciter ! Moins sûre de sa parole ou plus diplomate, Madame de Sourdis, abbesse de St-Paul-lès-Beauvais, obligea deux illustres mystiques capucins (Honoré de Champigny et Benoît de Canfeld) de faire quelques conférences aux moniales, et les moniales sur l'heure vidèrent leurs cellules de leurs biens, déposant tout aux pieds de leur abbesse : angélique enthousiasme d'un déménagement qui sanctifie, envol des voiles affairés dans les corridors qui s'étonnent, cliquetis des rosaires... La touchante scène en vérité!

Laurence de Budos opéra par étapes : clôture d'abord, communauté du linge, puis table commune, mais seulement (voyez la charmante et délicate adresse) les soirs de jeûne pour qui voulait. Pour elle, elle se trouvait toujours la première au réfectoire, encourageant de son exemple les intrépides et les plus pauvres, tandis que les dames d'appétit moins austère mangeaient dans leurs cellules en compagnie. Mais peu à peu l'ordre régna, à meilleur compte qu'à Varsovie.

A peine nommée abbesse du Val-de-Grâce, Marguerite d'Arbouze harangue son troupeau. « Je ne viens pas vous faire saintes de force ; je n'exigerai que l'essentiel de vos devoirs. La réforme ne sera imposée qu'aux nouvelles recrues. Pour vous, levez-vous, parlez, couchez-vous aux heures que vous voudrez, mangez à votre guise, je ne vous gênerai pas. Mais gardez-vous de contrarier la réforme. » Il était difficile d'être à la fois plus large et plus clair. Là-dessus les anciennes conduisent Madame l'abbesse à son appartement soigneusement tapissé, bien garni de lits couverts de soie et de broderies, de tables avec des tapis de damas, de chaises aux belles housses... Madame l'abbesse incontinent se fait apporter une échelle, décroche les tentures, défait les lits, tire les chaises, les tables, les tapis..., pliant le tout pour le service de l'église. Stupeur, protestations, conciliabules, etc... Deux ans après, l'abbaye du Val-de-Grâce comptait parmi les plus édifiantes du royaume.

Je vous fatigue, Mesdames. Mes moniales m'intéressent, mais à vous c'est toujours mêmes histoires d'il y a trois cents ans ! Voulez-vous sur ce sujet de la vie commune une dernière anecdote ? Anne d'Aligre — en religion Mme St-Louis — supportait mal que plusieurs Mères anciennes eussent conservé le droit de dicter leurs menus, au grand dam des Sœurs cuisinières. Un jour, tout le monde étant assemblé à la récréation, elle apporta du papier et de l'encre. « Je vais écrire, dit-elle, le nom des privilégiées, et en dessous les choses dont elles ne peuvent manger. Le registre sera bien en vue dans la cuisine et nulle erreur ne sera plus possible. A vous d'abord, Mère ancienne prieure. » Celle-ci, bonne israélite sans fourbe ni malice, de s'écrier : « Madame St-Louis, ma mie, au nom de Dieu, ne me mettez pas sur votre papier ; je mangerai de tout ! » La crainte du papier est le commencement de la sagesse.

3o *Le costume.* — Restait cette redoutable roberie, dont la réforme, qui paraît de si petite conséquence, coûta le plus de larmes et aux moniales et aux abbesses.

Au Val-de-Grâce, les religieuses reçurent Marguerite d'Arbouze dans un appareil extravagant. Sous des rochets de dentelles, avec des jupes fastueuses, elles portaient bien un soupçon de robe bénédictine ; mais c'est à la mondaine qu'elles s'étaient chaussées et coiffées. Les bonnes Mères de Caen résistèrent une année à Laurence de Budos : « Nous sommes filles du jour et non de la nuit, alléguaient-elles en s'appropriant à peu près le texte de S. Paul. Il n'est pas bienséant à notre condition que nous portions un vêtement noir, couleur qui ne sympathise pas avec la lumière. » A vrai dire, elles tenaient surtout à la qualité de l'étoffe et à la façon, et surtout aux surplis de toile fine, plissés et empesés, dont elles ne tiraient pas peu de vanité. Les chères femmes ! Ajoutons, en revanche, que leurs sœurs de Beauvais tenaient avec une égale opiniâtreté à leurs surplis de toile noire. Et leur raison n'était pas si mesquine : « L'ayant reçu à la profession, nous le porterons jusqu'à la mort »

C'est bien dans le même esprit que Marguerite d'Arbouze, transférée de Lyon, où l'habit était noir, à Montmartre, où la robe et le surplis étaient blancs, pleurait de tout son cœur à l'idée de changer. Son oncle, le chancelier de Marillac, lui en marqua son étonnement : « Ma cousine, dit-il, je vous prie, allez demander l'habit blanc à cette heure. » Toute pleurante elle le demanda... et voyez la merveille : sitôt qu'elle eut porté l'habit blanc cinq ou six mois, l'abbaye et toute la communauté n'en voulurent plus, et ce fut l'habit noir apporté de Lyon par Marguerite, et délaissé à si gros cœur, qui servit de modèle pour tous les autres. Sainte Scholastique autrefois changeait par ses larmes la couleur du temps ; sa digne fille, par les siennes, avait changé la couleur des vêtements : les larmes des justes sont toutes-puissantes.

Ainsi partout, ici plus vite, là plus péniblement, la triple réforme, clôture, communauté, travestiture, comme dit une oraison funèbre, s'était peu à peu opérée Certaines abbayes avaient eu besoin de vigoureux exorcismes, d'autres d'un redressement partiel, quelques-unes d'un nouvel élan... car il ne faut pas exagérer. Lorsqu'un sombre

annaliste nous raconte que Mère de Ponçonas « but dans la coupe d'iniquité, comme les autres, et s'enivra du vin subtil et mortel de la mondanité, » ne nous frappons pas : boire la coupe d'iniquité, c'est « dire les choses avec finesse, faire un récit avec agrément, » c'est encore (la pauvre Mère était contrefaite) « se dédommager par son esprit du préjudice que portaient à son dessein de plaire les défauts de son corps. » De l'abbaye des Aies, il faut déplorer « la prévarication manifeste, les crimes, » mais puisque l'auteur nous apprend que « l'affectation d'avoir de beaux meubles n'était pas le moindre de ses crimes, » nous pouvons respirer : aimer une belle armoire n'est pas un crime inexpiable.

Et même quand toutes les moniales n'acceptent pas la réforme et que la communauté doit enfin se scinder, ne croyons pas qu'on se sépare toujours avec des cris de haine. Malgré des misères sans nombre, les religieuses étaient restées, pour la plupart, de très convenables vieilles filles, qui n'avaient pas l'ardeur, ni peut-être la vocation de la réforme, mais qui du moins, dans ce combat de l'aurore contre la nuit, n'en voulaient pas aux réformées de les avoir vaincues en générosité. A Flines, réformées et non réformées, la veille de la séparation, se demandaient un mutuel pardon, avec tant de larmes et de tendresse qu'elles ne pouvaient pas assez se satisfaire en s'embrassant les unes les autres. Et les anciennes disaient aux jeunes : « Si vous ne pouvez supporter la réforme, revenez-nous et nous vous recevrons à l'ordinaire, très agréablement. » Jamais ancien régime fit-il des adieux plus tendres, plus nobles, à la jeune génération qui l'abandonne et qui va bientôt l'éclipser ?

II. — *Les grandes abbesses*

Il est temps, Mesdames, de contempler plus à loisir ces femmes, ces thaumaturges qui ressuscitèrent le vieil Ordre de S. Benoît et lui rendirent son prestige presque entièrement ruiné.

De 1570 à 1670, la France vit naître, régner et mourir une légion de magnifiques abbesses, les reines bénédictines qui en moins de trente ans renouvelèrent la face de la terre.

I. Leur noblesse. — Et remarquez cette ironie de la Providence qui peut tout : c'est par les nobles et le roi que le désordre était venu, ce sont les nobles et le roi qui feront la réforme Marie de Beauvilliers est alliée aux Sully, et son petit-neveu, Paul, sera gouverneur du duc de Bourgogne et ami de Fénelon. Madeleine de Sourdis rappelle le fameux cardinal, amiral de France ; Louise de l'Hôpital, Michel de l'Hôpital ; Anne-Bathilde de Harlay, c'est le président, c'est l'évêque de Paris. Claude de Choiseul-Praslin, fille d'un maréchal de France, parente d'un ministre ; Charlotte-Flandrine, des princes de Nassau ; Marie et Renée de Lorraine, de la sérénissime maison de Guise et Lorraine ; Marguerite de Kircaldi, de la meilleure noblesse écossaise ; Anne de Plas, qui joue à l'ermite avec la future princesse Palatine ; Anne d'Aligre, fille d'ambassadeur, petite-fille de chancelier ; Françoise de Foix, de famille princière, « parente au 3e degré de la reine-mère Anne d'Autriche, cousine deux fois de la maison d'Angleterre, alliée à nos monarques. » Et tant d'autres ! Un d'Hozier eût retrouvé dans les monastères O. S. B. [1] tout l'armorial de France, s'il eût été perdu.

Toutes ces nobles femmes se sentaient nées pour commander, et leur prestige sur leurs moniales était incomparable. De Catherine de Montluc, le Père Donfrère célèbre « la mine avantageuse et la noble fierté qu'elle tenait de son père, et le courage élevé reçu de sa mère Renée d'Amboise, » nièce elle-même de deux cardinaux. Celle-ci avait appris de bonne heure à sa fille à ne jamais trembler. Catherine avait quatre ou cinq ans quand un boulet de canon perça la chambre où elle était. Elle parut effrayée. L'amazone qu'était sa mère la tança vertement, et oncques ne fut besoin d'y revenir. Luce de Luxe n'usait point de violence ; elle se contentait de dire les choses. Il est vrai pourtant qu'avec son adresse elle avait un certain air ferme et absolu qui ôtait aux filles la pensée de lui résister. Quant à la Mère de Bellefont, le moindre signe, je ne dis pas de son indignation, mais de son mécontentement, semblait un coup de foudre. Le grand air qu'elle avait jetait un éclat qui éloignait d'abord et qui inspirait de la crainte... Laurence de Budos découvre au grenier les plus importants papiers de la maison ; incontinent elle se charge des principaux et les emporte dans sa robe. Le vieil intendant la rencontre et s'offre à la soulager. L'abbesse le regarde : « Je suis surprise, Monsieur, qu'un homme d'esprit et en qui je veux croire de la probité, ait si peu de soin de ce qu'il y a de plus précieux en cette abbaye. » Est-elle un juge, ou n'est-elle pas une reine ?

II. Leur bonté. — Bonnes quand même, et qui se font aimer. Galiote de Gourdon pleurait avec ses filles quand elles lui racontaient en pleurant leurs petites misères. Guyonne de Métavy soutenait le chœur, de sa voix admirable, en chantant des deux côtés, et quand une Sœur se trouvait trop émue, elle regardait son abbesse, qui venait aussitôt vers elle, la rassurait et au besoin la suppléait, non sans faire signe à toutes de s'asseoir, ce qui ne se doit point faire quand Madame l'abbesse est debout...

Et cette pauvre et tout héroïque Françoise de Foix, qui avait un fort penchant pour la gloire ! Pour ne pas foudroyer sur place les moniales qui lui manquaient de respect, elle faisait sur elle-même de si violents efforts qu'elle les payait toujours par une fièvre double tierce.

C'est qu'elles avaient toutes le respect et l'affection qu'elles doivent à leurs filles.

Lorsque la comtesse de Saint-Paul arrive à Farmoutiers et rend visite à la communauté, elle re-

[1] *Ordinis Sancti Benedicti*, de l'Ordre de S. Benoît.

garde (je l'imagine toujours toisant du haut d'un face à main) l'humble troupeau que l'obéissance tient courbé devant elles : « Elles sont toutes filles de qualité ? » demande-t-elle. L'abbesse, Mère de la Châtre, tout aussi grande dame et de quelque à propos : « Oui, Madame, répond-elle ; elles sont toutes filles d'un grand Roi, elles sont toutes les épouses de Jésus-Christ. »

III. Leur jeunesse. — Ne croyez pas, Mesdames, que la maturité de l'âge ait beaucoup aidé nos réformatrices. Toutes sont de très jeunes filles, presque des enfants ; la plupart n'ont pas vingt ans.

La passion de l'une d'elles était le sommeil. Les Sœurs qui l'éveillaient pour Matines en avaient compassion, car bien souvent on la mettait hors du lit tout endormie et on l'habillait sans qu'elle s'en aperçût. C'est beau comme l'antique. J'ajouterai : elles sont deux fois plus jeunes que leur âge, puisqu'elles n'ont pas traversé le monde. L'abbaye les a reçues toutes petites, quelques-unes avec leur nourrice. Renée de Lorraine fut portée au couvent de sa tante à six semaines. A six ans elle reçut l'habit religieux et commença son noviciat. Anne de Plas fut moins austèrement traitée : ce n'est qu'à deux mois qu'elle fut reçue à Farmoutiers ; et Marie de Chateauroux à peine venue au monde, on eut ordre de la mettre au couvent dès qu'elle serait sevrée.

Claude de Choiseul avait quatre ans quand elle fut confiée à sa tante M^me^ de Dinteville, abbesse de Troyes. Mais depuis deux ans et demi déjà elle était désignée pour réformer l'abbaye... Eh ! oui, Anne de Jésus allant fonder le Carmel de Dijon l'avait prédit, et les Bénédictines de Troyes seront réformées par Claude, malgré elle : car un beau jour elle ira mettre sa crosse et son abbaye aux pieds du cardinal de Bérulle, protestant qu'à tout cela elle préfère le sac d'une pauvre Carmélite... Bérulle la renverra à ses brebis errantes et Claude réformatrice malgré elle les ramènera toutes au bercail. Peut-être estimez-vous, Mesdames, que voilà des vocations bien précoces et un très fort soupçon de népotisme : on est abbesse de tante en nièce, en ces moutiers ! Jugeons de l'arbre par ses fruits ; admirons les voies incompréhensibles du Seigneur et convenons que ces jeunes filles connaissaient par le menu et déjà possédaient leur petit royaume lorsqu'elles prenaient le pouvoir ; d'autre part, les moniales les ayant bercées toutes petites, leur ayant appris à jouer à la sainteté, ayant ainsi aimé ces dauphines qui bientôt porteraient la crosse, acceptaient d'elles la réforme avec un sentiment assez pareil, je pense, à une condescendance des grand'mamans pour leurs petites-filles... qu'elles admiraient, non sans raison.

IV. Leur science. — S'imposant par leur noble origine et leur jeunesse conquérante, elles dominent leur troupeau par leur culture hors pair.

Tout simplement pour lire les livres spirituels dans les originaux, elles apprennent tont enfants le latin, l'espagnol, l'italien, même le grec, comme Madeleine de Clermont-Tonnerre, historienne de l'abbaye de St-Paul. Elles ne reculent pas devant la Somme de S. Thomas, qui fournit à Marguerite d'Arbouze des sujets de Carême et d'Avent pour ses filles.

Même, au bon docteur Ferraige, Marguerite explique les passages de Denys l'Aréopagite et de S. Augustin, digne émule des Gertrude, des Mechtilde et des Hildegarde d'antan. Religieuse depuis l'âge de neuf ans, elle avait, nous dit Ferraige, l'esprit œcuménique et universel, aimant le bien partout. Si vous aimez les détails, apprenez, Mesdames, que la sainte abbesse « entendait la musique, chantait délicieusement, était experte en médecine, avait le don de la science économique, se servait très facilement de la métaphysique, comprenait sur les plans et les dessins les façades et les enveloppements d'architecture, et corrigeait les plans tant de maçonnerie que de charpenterie. Nonobstant, elle dictait des discours, prières et lettres bien faites, » et même, aux grandes solennités, se risquait à la poésie.

J'ajouterai, pour les fidèles amis du plain-chant grégorien, que Françoise de la Châtre y était si savante qu'elle composa les offices propres de son monastère. En revanche, Marguerite d'Arbouze fit supprimer un Graduel qui célébrait la Vierge au Calvaire « se déchirant le visage et la poitrine ». « Cela n'est pas de l'Eglise catholique », disait-elle, et certes aucun grégorianiste ne saurait se résoudre à infliger pareille attitude à la Vierge très sage.

Je ne cacherai pas, Mesdames, que parfois ces intellectuelles ont côtoyé les abîmes. Anne d'Aligre, pour ne citer qu'elle, encore enfant s'enfermait dans sa petite cellule et dévorait les livres. Curieuse de tout, elle apprit la carte et la sphère, et le reste sauf la médecine — car, hélas ! messieurs les docteurs, elle n'y croyait pas, — sauf la médecine et les livres d'hérétiques (quelle compagnie, messieurs les docteurs !) car elle avait peur de trop y croire. Tentée de quitter son couvent, poursuivie de doutes contre la foi, jugeant ridicules les pratiques monastiques, elle se sauva, somme toute, à force de bon sens. Quelqu'un lui offrit les secrets de l'astrologie : « Monsieur, répondit Anne fort froidement, je n'ai pas dessein de passer pour un cerveau démonté. »

Revenue de ses excès cérébraux, elle garda l'amour des livres nouveaux et des plus belles plumes. Quelquefois même elle remarqua, nous confie la Mère de Blémur, des défauts d'importance dans des pièces admirées de tous. Par modestie et charité elle n'en disait rien en public. « Mais elle ne le pouvait dissimuler à quelques personnes familières, qui savaient comme elle la valeur des choses. » N'est-ce pas ravissant ?... et ne goûterons-nous pas un charme nouveau à savoir cette même Anne d'Aligre délicieuse de grâce et de fragilité ? Une herbe n'aurait pas porté l'empreinte de ses pas. Elle était d'une complexion si délicate que ses habits, qui étaient grossiers, la

soutenaient, et quand elle allait à la procession et que le vent entrait dans sa robe, elle tombait à terre... — Le moyen de ne pas l'aimer, la chère petite ?

V. Leur charme. — Petite aussi, Laurence de Budos, mais moins blanche et moins frêle, belle de visage et d'une grande santé ; elle dut se présenter à Henri IV pour soutenir les droits de son abbaye. « Le roi l'écouta, non seulement avec patience, mais avec plaisir, car elle était fort agréable ; et comme elle s'animait un peu, le prince eût bien voulu que la remontrance eût été bien longue. »

Il semble vraiment que ces grandes moniales, pour le bien de leur œuvre et par une providence de Dieu qui se vengeait d'avoir vu peupler les abbayes de médiocres, de boiteuses et de tortes, furent dignes de leur royal Epoux, le plus beau des enfants des hommes, et de Marie la Vierge toute belle, par leur éclatante, dominatrice ou attirante beauté.

Parmi les hiératiques — *incedo regina,* comme disait Virgile — citons M^lle^ de Fontaines, au Carmel Mère Madeleine de St-Joseph, une seconde sainte Thérèse, digne sans fierté, avec un visage qui exprimait fidèlement la mâle beauté de son âme, une merveille de nature et de grâce.

Marie de Beauvilliers, moniale de Beaumont, n'avait pas seize ans lorsqu'elle allait tenir une petite cousine sur les fonts baptismaux. Elle rencontra un gentilhomme qui, la voyant si belle, regretta que tant de charmes fussent cachés dans un cloître et lui déclara sans ambages qu'elle était « destinée pour un prince ». Marie revint au monastère fort mélancolique... Mais sa tante l'abbesse sut la reprendre en main et sauvegarder sa vocation : rare bonheur pour tout l'Ordre bénédictin, car nommée abbesse de Montmartre, Marie de Beauvilliers y donna le voile à 217 religieuses, et envoya plus de 60 de ses moniales en fondations ou en réformes. Si vous voulez un exemple du régime qu'elle subit, pour son bien, voici en quelques mots : lorsque la reine Louise (veuve de Henri III) demandait au parloir la belle Madame de Saint-Aignan (c'était Marie) l'abbesse qui l'employait aux travaux les plus humbles et même les plus durs, la déclarait invariablement « absente ».

Un destin pareil atteignit Anne de Plas, l'une des plus belles filles de son siècle. Sa tante (toutes les tantes étaient abbesses, en ce temps-là) lui interdisait le miroir, ne la faisait jamais voir à personne, et un jour que la reine-mère (Marie de Médicis) entra dans l'abbaye, la pauvre Anne fut enfermée dans sa cellule.

Marguerite Acarie, — au Carmel Mère Marguerite du Saint-Sacrement — cette parisienne de petite taille, aussi peu solennelle que possible, qui faisait des miracles sans avoir l'air d'y croire, n'a pas besoin qu'on lui défende de se montrer. Les visites lui font perdre du temps et sont du dernier ridicule : voilà son opinion. Et quand on l'oblige à venir saluer la Mère Jeanne de Chantal (fondatrice de la Visitation), elle objecte d'abord : « Je parlerai en folle ». Puis elle obéit. Elle salue la sainte, lui annonce qu'elle va bientôt aller au ciel, et elle s'en va, laissant les Visitandines marries de la nouvelle et les Carmélites, ses sœurs, assez peu à leur aise.

A Reims, sitôt qu'il entrait quelqu'un de remarquable dans la maison, Marguerite de Kircaldi fuyait dans les caves, sachant bien qu'on demandait toujours à voir « la belle écossaise » : on ne la nommait pas autrement.

Pour Marie Françoise Lescuyer, abbesse du Lys, on ne saurait croire l'affliction qu'elle avait d'être belle. En plein soleil, elle lavait son visage et se tenait longtemps exposée à l'air, espérant qu'elle deviendrait laide et halée. Mais le Seigneur son Epoux ne permit pas qu'elle gâtât l'ouvrage qu'il avait fait, et jamais ne lui accorda la grâce de la laideur.

VI. Leur sainteté. — Toutes ces moniales, Mesdames, ces reines bénédictines, furent des humbles, de vraies saintes, à la fois mystiques et si tendres, qui pour rien au monde n'auront eu ni détours ni grimaces, assez hautes pour n'avoir pas besoin de se guinder.

Celle qui, avec sa cousine Madame de Sainte-Beuve, introduisit en France les Ursulines, qui avec Madame Drouin réforma l'Ordre de Fontevrault, qui fonda la compagnie de Sainte-Geneviève dans sa maison pour préparer aux Carmélites espagnoles, qu'on attendait en France, des élèves et des compagnes dignes d'elles, qui aida de ses conseils et de ses exemples la plupart des monastères de Paris et des environs, qui défendit, soutint, et dirigea Marie de Beauvilliers dans la réforme de Montmartre, modèle de toutes les autres, Madame Acarie enfin, l'un des miracles de cette miraculeuse aurore d'un siècle sans pareil, Madame Acarie, l'extatique et la stigmatisée, mère de six enfants dont trois furent Carmélites et qui tous furent élevés très fermement, verges comprises, cousine de cardinal, mourra sous le voile blanc de Sœur converse du Carmel. Toujours perdue en Dieu, au point qu'à peine peut-elle lire et réciter une prière vocale, cependant les soins de la vie temporelle, les plus grandes affaires la trouvent attentive, experte et jamais en défaut.

Quand elle médite, son visage devient tout lumineux, comme d'un Moïse au Sinaï, et le chanoine Duval, docteur en Sorbonne, en est presque ébloui ; mais de ces grâces sublimes elle s'attache à ne point parler et à ne point écrire ; elle décourage la curiosité même de ses plus intimes, et un S. François de Sales, qui fut six mois son confesseur, n'ose même pas l'interroger, dit-il, « pour l'infini respect qu'il lui portait. » Avec sainte Jeanne de Chantal il était moins intimidé...

A sa fille Marguerite, plus sainte encore que sa mère, il ne suffit pas de taire ses vertus et ses charmes. Elle les cache très positivement. Par de sinistres confidences sur son propre compte, un

jour elle affole sa mère qui conçoit une vive appréhension que « l'intérieur de sa fille » ne soit déplorable. Et la fille de dire : « Pourquoi s'adresser à moi qu'on sait bien n'être qu'une bête et une étourdie ? » Elle a reçu le don des miracles et le don de prophétie, et quand on lui en parle : « Eh ! fait-elle avec une moue, la plupart du temps je ne sais pas ce que je dis. »

Peu d'illusions, d'ailleurs, sur quoi que ce soit. « Nous trouverons le paradis tout nouveau, disait-elle, en ayant si peu goûté sur la terre. » Mais personne n'aura su de quelles peines elle a souffert. « La vie intérieure est silence, souffrance, patience, » dit-elle encore, et elle défend qu'on parle de choses hautes, mais utiles, pour éviter la vanité d'esprit. « Simplifiez votre vie, » conclut-elle, et « laissez l'intelligence des mystères de votre âme à la divine Providence, pour la grandeur de Sa Majesté. » Et dans ce Carmel où tant de saintes religieuses vivent entre ciel et terre, on aura beau chercher à surprendre Marguerite en extase, jamais personne n'y réussira.

Marie Alvequin de Montmartre, réformatrice des Augustines Pénitentes, devine les peines de ses filles ; pendant la nuit elle va trouver des religieuses dans leur cellule, au plus fort de leurs agitations et presque à demi vaincues par la violence des attaques du démon. D'un mot, d'une caresse, elle les console, elle les guérit. Marie Granger, de Montmartre encore, abbesse de Montargis, créature de souffrance, est tourmentée d'affreuses maladies ; à plusieurs, elle devient un objet de terreur, de mépris, ou de cruauté. On la persécute et elle se met du parti de ses ennemis. Dieu la ravit en extases continuelles ; sa poitrine se dilate et soulève les deux côtes au-dessus du cœur embrasé de l'amour divin ; toutes les nuits, Notre-Seigneur la visite... et son angoisse intérieure est si dure qu'elle implore la grâce de mourir. La sœur Geneviève, effrayée par les exemples douloureux de son aînée, fuyait la poursuite divine ; et c'est bien malgré elle qu'elle dut être mystique ; Dieu la conduisit par une voie d'inaction et de ténèbres, très dure à son âme claire, vive et décidée. Et dans ce supplice de plusieurs années — abbesse pendant 25 ans — elle se tient cependant en paix et en silence, et elle gouverne ses filles sans brusquerie. « J'essaie de conserver la paix dans les âmes, » telle est toute sa direction.

Comment ne pas parler de Charlotte Le Sergent, pleine de gaieté, d'entrain, d'énergie, mais qui s'impatiente jusqu'à la fureur contre Dieu qui la veut, et qui est presque résolue de faire tout du pis qu'elle pourrait, afin que ce divin Amant se retire d'elle et la laisse vivre à son aise ? C'est à quinze ans qu'elle se convertit, en regardant un charbonnier qui pleurait devant le crucifix. Elle veut entrer au Carmel : ses parents la font Bénédictine. La maîtresse des novices exige qu'elle fasse l'oraison par méthode ; et appelée déjà à la contemplation, tout cela pour elle c'est de l'arabe. Elle passe par tous les degrés différents de la vie intérieure, par les prières et les lumières des commençantes, par les anéantissements, les morts des avancés, vidée d'elle-même, dit elle, comme quand on prend un balai et qu'on pousse les ordures hors d'une chambre... et enfin délivrée, paisible, en la possession, sans débats, du Maître et de l'Epoux vivant en elle.

Au soir lumineux de sa vie, après avoir gouverné tant de personnes, après avoir été consultée par des gens consommés dans les voies intérieures, après avoir été prieure pendant tant d'années, il arriva que de petites pensionnaires de Montmartre apprenant la musique, les religieuses surveillantes se lassèrent de surveiller, et qu'elles furent remplacées par la Mère Le Sergent, lui disant que cet emploi était fort bon pour elle. Elle en tomba d'accord : et quel tableau exquis, de cette douce vieille femme qui a vu Dieu, qui voit Dieu, attentive aux petites parisiennes sur la colline sainte, paisible au bruit des gammes maladroites sur les clavecins, tandis qu'elle écoute en son cœur les cantiques du Bien-Aimé !

Le Cantique des Cantiques... Marguerite Veni d'Arbouze se l'approprie : son nom de « Veni » n'attire-t-il pas la suite du chant biblique : « *Veni, columba mea* » ? Colombe, elle aime doucement son nom de Marguerite, nom de perle et de fleur, perle précieuse, fleur de merveille et tant aimée du Créateur et des meilleures créatures. Car enfin, Mesdames, toutes nos chères abbesses sont humaines, de cœur sensible infiniment. Elles sont aimées, parce qu'elles sont aimantes : et combien elles vibrent ! Je me bornerai à ce trait de Françoise de Foix. Une amie très chère lui ayant demandé une chose injuste, elle ne put l'accorder, et cette amie soudain s'éloigna et se retourna contre elle. Françoise ne voulut en marquer aucun ressentiment. Mais depuis ce temps-là elle n'eut presque plus de santé, tant le devoir et la tendresse se livraient en son cœur de durs combats. Mais pour une infidèle, que de centaines chérissent en leurs abbesses de vraies mères, et que n'ai-je le loisir de vous conter, comme dit Ferraige, l'adieu douloureux et les larmes qui furent épanchées lorsque Marguerite de Kefertrede quitta ses filles du Val-de-Grâce pour aller, croyait-elle, réformer les Bénédictines de la Charité-sur-Loire, pour y mourir en réalité. Ah ! quelles tendresses sous ces guimpes et ces bures, et que je comprends l'engouement des « séculiers » eux-mêmes pour nos saintes !

III. — *Les rapports avec l'extérieur*

Les directeurs. — Je ne parle pas seulement des religieux ou des docteurs qui allaient les instruire de la voie de la perfection, et qui s'instruisaient à leur école. Ils sont légion, et il le fallait bien, si lourde était l'œuvre de la réforme monastique. C'est un cardinal, un La Rochefoucauld, que Louis XIII institue réformateur général et que le